

Denis CLARINVAL

L'ESPACE PUBLIC



Il semble que l'une des transformations les plus décisives de la vie contemporaine tienne au déplacement progressif des fonctions autrefois assumées par le foyer. L'espace public n'est plus seulement le lieu du travail, de l'école, du transport, de l'administration, bref de la norme, de la contrainte, de l'exposition à des règles et à des hiérarchies. Il est devenu aussi le lieu de la compensation organisée. À côté de l'espace public de domination se déploie désormais un autre espace, lui aussi public, mais présenté comme libérateur : restaurants, cafés, salles de sport, fêtes, cercles de loisirs, événements divers, autant de zones où l'individu croit quitter la pression pour entrer dans une sphère plus légère, plus libre, plus centrale. Il ne s'y vit plus comme celui qui sert, mais comme celui qu'on sert. Il ne s'y pense plus comme l'exécutant d'un ordre, mais comme l'occupant provisoire du centre. La différence entre plier toute la semaine sous l'ordre d'un patron et se faire servir au restaurant est ici décisive : le changement de posture est moins matériel que symbolique, mais il est puissant.

Or cette impression de liberté recouvre mal la réalité du dispositif. Car ces zones de décompression sont, elles aussi, des espaces normalisés. Elles ne sont pas seulement des lieux de consommation, elles sont des lieux de régulation. Elles absorbent les tensions, orientent les comportements, distribuent les rôles, donnent à chacun l'illusion d'une centralité retrouvée, tout en maintenant cette centralité dans un cadre minutieusement réglé. Le week-end donne à voir cette métamorphose avec une grande netteté : ceux qui ont été tenus, surveillés, commandés, évalués, contraints pendant cinq jours cherchent alors à éprouver, pour quelques heures, une souveraineté compensatoire. Mais cette royauté est mise en scène. Elle se déploie dans un espace déjà codé, déjà prévu, déjà géré. Rien n'y échappe vraiment au contrôle, pas même ce qui y prend l'apparence de la spontanéité.

Dans ce déplacement, le foyer perd peu à peu sa fonction ancienne d'amortisseur. Il fut longtemps le lieu où les chocs du dehors venaient se déposer, se dissoudre, se transformer. Il fut le lieu du retrait, du repos, de la parole lente, de la sociabilité non réglée, de l'intimité où l'être pouvait cesser de jouer un rôle. Or ce n'est plus tout à fait le cas. Entre les contraintes normatives du dehors et les espaces de compensation qui se sont spécialisés pour accueillir la détente, la maison tend à devenir un point de recharge plus qu'un monde. On y rentre moins pour habiter que pour récupérer. On y dort, on s'y nourrit rapidement, on y laisse tomber la fatigue, mais on y vit de moins en moins dans l'épaisseur du mot vivre. Le confinement lié au Covid a brutalement révélé cette mutation : lorsque les soupapes extérieures furent soudain

supprimées, la pression se reporta massivement sur l'espace domestique, lequel n'était plus structuré pour l'absorber. D'où, en partie, la montée des violences intrafamiliales. Le foyer n'était plus en mesure d'amortir ce qu'autrefois il contenait encore.

L'architecture elle-même donne à lire cette reconfiguration. Les cuisines deviennent plus vastes, plus ouvertes, plus centrales, alors même qu'on y cuisine de moins en moins. Elles se transforment en lieux de sociabilité, en scènes de convivialité, en centres symboliques d'un foyer dont les pratiques effectives se sont déplacées. À l'inverse, les chambres se rétrécissent, passent sous les pentes, se réduisent à l'essentiel : juste ce qu'il faut pour dormir. Le lieu du retrait personnel se voit compressé, tandis que s'agrandit l'espace visible, représentatif, relationnel. Tout se passe comme si l'habitat moderne disait en silence que la vie se déroule ailleurs, que la maison n'est plus le lieu plénier de l'existence, mais son point de repli intermittent.

Cette transformation affecte aussi les relations les plus proches, en particulier les relations conjugales. Les espaces de décompression séparent les corps et les temps. Chacun a son activité, son cercle, son agenda, son moment de relâchement extérieur. Elle a son cours de gym, lui son match entre amis ; elle sa sortie, lui son échappée ; et la semaine s'organise comme une coexistence de trajectoires parallèles plus que comme une mise en commun des temps vécus. Il ne s'agit pas d'en faire une généralité absolue, mais d'y reconnaître une tendance croissante. Même les vacances, autrefois figures par excellence du temps partagé, tendent parfois à se vivre séparément. Non par conflit explicite, mais parce que la logique générale de la vie sociale pousse chacun à développer ses propres lignes de fuite. L'espace commun n'est plus donné, il doit être arraché au morcellement général des temps.

Il en résulte une forme de solitude à deux, souvent très subtile, presque imperceptible, et d'autant plus puissante. Elle ne prend pas toujours la figure dramatique de la rupture ou du silence hostile. Elle peut se vivre dans la coexistence calme, réglée, fonctionnelle, sans éclat, sans scandale. Elle se dit parfois dans la simple présence d'un tiers permanent, la télévision encore allumée quand le sommeil vient, le flux extérieur continuant à parler pendant que les personnes cessent de se parler. Elle se dit aussi dans des dispositifs plus délicats, plus silencieux, plus anodins en apparence. La liseuse rétroéclairée en fournit un exemple remarquable. Autrefois, lire au lit supposait une lumière commune, donc une négociation, une visibilité, une inscription du geste dans l'espace partagé. Désormais, chacun peut lire dans le noir sans

déranger l'autre. Le confort technique s'accroît, mais avec lui se perfectionne l'autonomie intime. Deux présences peuvent demeurer côte à côte tout en s'enfonçant séparément dans leurs mondes propres. Ce n'est pas forcément une catastrophe. Ce n'est pas même toujours une souffrance consciente. C'est un glissement. Mais ce glissement est révélateur.

De là surgit une question plus générale : dans une société hyper-socialisée, que reste-t-il de l'intimité ? Car l'hyper-socialisation contemporaine ne produit pas nécessairement davantage de profondeur relationnelle. Elle multiplie les contacts, les occasions d'être ensemble, les espaces de rencontre, les activités partagées, mais elle engendre souvent une sociabilité de surface. Beaucoup de circulation, peu de durée ; beaucoup d'interactions, peu de densité ; beaucoup de présence, peu de recueillement. Il ne s'agit pas d'un déficit de socialité, mais d'une mutation de sa qualité. La société offre partout des occasions de lien, mais ces liens sont souvent courts, codés, partiels, compensatoires. Ils détendent, distraient, régulent, mais nourrissent peu les profondeurs de l'existence. L'individu se trouve alors pris dans un paradoxe : entouré de rapports, il peut néanmoins manquer d'un lieu où être vraiment présent, à soi, à l'autre, au monde.

Ce phénomène affecte aussi les plus jeunes. Quand l'espace public de circulation rencontre l'économie souterraine, les lieux de passage deviennent des zones d'initiation dangereuse. Les petites gares, les abords d'école, les places de village, les fêtes locales, tout ce qui autrefois relevait d'une sociabilité ordinaire se charge de risques nouveaux. La consommation de cannabis chez les jeunes n'inquiète pas seulement par son extension quantitative, mais par le rôle qu'elle joue comme produit d'entrée dans des circuits où se côtoient déjà d'autres substances, plus rentables pour les trafiquants, plus destructrices pour les vies. L'inquiétude ne porte pas sur un usage individuel isolé, mais sur une diffusion, sur une banalisation, sur un climat. La violence, elle aussi, ne surgit pas seulement comme fait divers, mais comme symptôme d'une société où les tensions ne trouvent plus d'autres issues que des mécanismes brutaux de décharge. Là encore, l'espace public change de nature : de lieu de rencontre il devient, en certains points, lieu d'exposition.

D'où l'importance de repenser la frontière entre privé et public. Elle n'est pas simplement en train de disparaître ; elle se reconfigure. L'espace public classique, celui du débat rationnel, semble s'affaiblir au profit d'un espace social généralisé où dominent tantôt les contraintes, tantôt les compensations. Le privé, de son côté, se réduit trop souvent à la récupération

biologique ou à une consommation médiatique solitaire. Entre les deux, quelque chose manque : un lieu où l'on puisse être sans servir ni être servi, sans se soumettre ni compenser, sans performer ni se dissoudre dans le flux. Peut-être est-ce là que se laisse entendre la nécessité d'un sanctuaire, non comme refuge mythique hors du monde, mais comme lieu minuscule et réel où la présence redevient possible, où le silence n'est pas vide, où l'aube peut être habitée plutôt qu'annoncée.

Ce qui se joue ici n'est donc pas seulement une mutation des habitudes sociales, mais une transformation du rapport même à l'existence. Une société qui multiplie les espaces de sociabilité peut en venir à appauvrir les espaces de relation. Une société qui rend la détente disponible partout peut éroder la capacité à se recueillir quelque part. Une société qui promet la liberté par la consommation et le loisir peut substituer à l'habitation véritable une succession de dispositifs. Et c'est alors que se révèle le paradoxe le plus profond : la société moderne invente des technologies qui permettent de vivre ensemble... tout en restant seul.

L'ESPACE PUBLIC ET SES CONTRAINTES

Le jour commence avant même que le regard ne s'éveille,
Dans l'horloge des trains, des écrans et des portes battantes,
Dans l'appel des horaires, des badges et des couloirs blêmes,
Dans la levée brutale d'un monde déjà commencé sans nous.
On n'entre pas dans le matin comme on entre dans un verger,
On y est requis d'avance, attendu, compté, distribué,
Par les feux, les transports, les cahiers, les bureaux, les consignes,
Par tout ce qui précède l'être et le somme d'obéir,
Comme si la journée savait mieux que lui ce qu'il doit faire,
Et l'appelait moins à paraître qu'à remplir sa fonction.

Le corps lui-même apprend très tôt cette soumission discrète.
Il se lève non selon son souffle ou sa propre lenteur,
Mais selon l'heure tranchée qui sépare le permis du fautif.
Le café n'est plus ce temps où la maison respire encore,
Il devient l'appoint nerveux d'une mise en mouvement forcée.
La rue n'est plus un espace où l'on s'avance à découvert,
Mais le premier corridor d'un ordre qui déjà nous prend.
Chaque pas est ajusté à la vitesse de tous les autres,
Et l'homme, dès le seuil, quitte le vague de sa présence
Pour endosser le rythme sec des circulations communes.

Le train, l'autobus, la voiture et les halls de correspondance
Ne conduisent pas seulement d'un point donné vers un autre.
Ils enseignent au corps l'art moderne de se conformer,
De se tenir, de patienter, d'avancer sans trop regarder,
De céder le passage ou de le prendre au bon instant,
De faire partie du flux sans jamais pouvoir le ralentir.
On s'y parle peu, ou bien seulement d'une voix contenue,
Comme si l'espace lui-même réglait la mesure des phrases,
Et le silence n'y était pas recueillement mais discipline,
Une manière pour les vivants de ne pas gêner la machine.

L'école poursuit cette œuvre avec une précision plus froide.
On y entre dans le savoir comme on entre dans un dispositif.
Les cloches, les grilles, les listes, les couloirs et les classes
Découpent la matinée en séquences que nul n'invente.
Le jeune corps, encore flottant de songes ou d'inquiétude,
Doit s'asseoir, se taire, répondre, rendre compte et produire.
Le savoir lui-même se présente d'abord comme exigence,
Comme ce qu'il faut recevoir, restituer, faire valider,
Et très tôt l'esprit apprend que penser n'est pas seulement voir,
Mais se tenir dans des formes qu'il n'a pas choisies.

Le travail, plus tard, ne fait qu'élargir ce même règne.
Il change les pièces, les salaires, les titres et les costumes,
Mais il reconduit l'homme à la même vérité nue :
Il faut donner du temps, de la force, du tact, du visage,
Se plier à des attentes qui viennent toujours d'ailleurs,
Répondre à des objectifs que nul ne porte en son cœur,
Être efficace, disponible, compétent, docile ou souple,
Et convertir l'épaisseur secrète d'une existence singulière
En gestes mesurables, évaluables, rentables si possible,
Comme si l'âme devait entrer dans les colonnes du calcul.

Ainsi l'espace public moderne n'écrase pas par violence.
Il ne hurle pas sans cesse, ne brandit pas le fouet visible.
Il agit plus sûrement par saturation de présence,
Par multiplication d'exigences petites mais continues,
Par tout ce qui sollicite, exige, organise et relance,
Par l'interruption constante du retrait et de la lenteur.
On n'est plus violemment dominé comme un serf ancien ;
On est plus subtilement requis par mille structures jointes,
Et cette domination douce, procédurale et diffuse,
Pénètre plus avant parce qu'elle épouse les gestes quotidiens.

De là vient cette fatigue que l'on comprend mal d'abord,
Cette lassitude qui n'est pas celle d'un effort unique,
Mais l'usure produite par une tension sans relâche,
Par l'obligation de tenir sans cesse une forme sociale.
Le soir ne trouve pas l'homme vidé par un grand combat,
Mais dispersé par une foule de micro-obligations.
Ce ne sont pas les chaînes d'hier, visibles et désignables,
Qui pèsent au front comme la pluie sur le zinc des gares,
Mais un réseau si dense de normes intériorisées
Que chacun finit par porter lui-même sa surveillance.

Il faut alors comprendre pourquoi la décompression s'impose
Comme une nécessité presque vitale dans ces existences.
Lorsqu'on a trop longtemps servi, répondu, couru, plié,
Il naît au fond de soi un désir non de vérité,
Mais de recentrement, de compensation, de reprise de place.
On ne veut plus être celui qu'on commande ou qu'on évalue ;
On veut, pour quelques heures, devenir celui qu'on attend,
Celui qu'on installe, qu'on sert, qu'on appelle par son désir,
Comme si la vie pouvait enfin tourner autour de lui
Et lui rendre un centre qu'elle lui avait confisqué.

C'est pourquoi la semaine tendue enfante si vite le week-end
Comme un royaume pauvre offert aux sujets épuisés.
Celui qui dut plier cinq jours devant les horaires du monde
Cherche à se redresser dans les lumières du samedi soir.
Il ne veut plus servir ; il veut être reçu, reconnu, porté.
Le restaurant, le bar, la salle, la terrasse ou la fête
Lui offrent alors l'apparence sensible d'un renversement.
Ce n'est plus lui qui attend, mais le serveur qui s'approche ;
Ce n'est plus lui qui s'ajuste, mais la table qu'on lui prépare ;
Et l'âme y goûte un instant le trompeur miel de sa centralité.

Il y a là quelque chose de profondément moderne :
Le sujet ne réclame plus tant la liberté que la compensation.
Il ne cherche pas d'abord à sortir du dispositif entier,
Mais à traverser un autre dispositif plus flatteur.
Après l'espace où l'on obéit vient l'espace où l'on consomme,
Après l'ordre qui le réduit vient l'ordre qui le caresse,
Et le passage de l'un à l'autre suffit souvent à donner
L'impression d'un changement presque ontologique de condition.
Pourtant la structure demeure, plus douce, plus séduisante,
Et le contrôle s'y fait d'autant mieux qu'il prend la forme du bien-être.

Le plus frappant est que ce mouvement n'est pas seulement voulu.
Il est préparé, attendu, organisé par la société même.
On ne se décompresse plus comme autrefois dans le repli du foyer,
Dans le jardin modeste, la chaise, le pain, la parole lente.
On se dirige vers des zones publiques faites pour cela,
Espaces de relâchement pensés, vendus, codés, normés,
Où l'on croit se retrouver alors qu'on y est guidé encore.
La détente y devient fonction, le loisir un secteur,
La joie elle-même un moment prévu dans l'économie générale,
Et le sujet, croyant s'y reprendre, y poursuit sa circulation.

Il faut voir alors les foules du vendredi dans les centres-villes,
Les visages qui se redressent, les torsos qui se déploient,
Les voix qui montent d'un demi-ton avec l'alcool ou la lumière,
Comme si tous cherchaient d'un même geste à quitter leur servitude.
On reconnaît jusque dans les corps cette conversion provisoire :
Les épaules se veulent plus larges, le regard plus souverain,
Le rire plus assuré, la dépense plus libre, plus visible.
Mais ce règne de quelques heures demeure un règne administré.
L'éclairage, les menus, les musiques, les files et les prix
Délimitent exactement l'espace de cette royauté passagère.

Aussi le malaise revient-il souvent sous la fête même.
Car l'homme sent obscurément que le centre qu'on lui offre
N'est pas le sien, mais celui d'un dispositif qui le met en scène.
Il n'est pas revenu à lui-même ; il est déplacé autrement.
De là cette étrange avidité à prolonger toujours plus
Les heures de sortie, d'animation, de bruit, de flux et d'écrans.
Comme si l'on pressentait qu'en quittant ces royaumes artificiels
Il faudrait retomber dans la nuit simple d'une fatigue nue,
Retrouver la maison, le silence, le peu qu'on est vraiment,
Et mesurer combien le recentrement fut bref et compensatoire.

L'espace public normatif engendre ainsi son propre envers.
Plus il presse, plus il appelle des soupapes spécialisées ;
Plus il disperse, plus il vend des formes de recentrage ;
Plus il vide, plus il propose des expériences de plénitude.
Et l'homme moderne passe de l'un à l'autre sans s'apercevoir
Qu'il demeure partout dans des zones réglées, attendues, balisées.
Il croit quitter la domination pour entrer dans la liberté,
Alors qu'il ne fait souvent que changer de forme d'encadrement.
Ce qui se modifie, ce n'est pas la structure, mais la posture :
On passe du rôle de servant à celui de servi.

Or cette bascule ne suffit pas à rendre une demeure au sujet.
Elle le calme, l'apaise, le relance, parfois le console,
Mais elle ne lui rend pas la profondeur perdue en chemin.
Le centre qu'il retrouve est trop public pour être intime,
Trop offert pour être sien, trop codé pour être habitable.
On s'y défatigue, on s'y disperse autrement, on s'y met en scène,
Mais on n'y retrouve guère ce lieu intérieur où l'être se rejoint.
C'est pourquoi, malgré les tables servies et les lumières du soir,
Une fatigue plus sourde persiste au fond des week-ends modernes :
L'impression confuse d'avoir tourné sans jamais vraiment rentrer.

Ainsi le premier trait de notre monde pourrait se dire ainsi :
L'espace public sature les vivants de normes et de contraintes,
Puis leur offre, dans d'autres espaces publics, leur compensation réglée.
Il leur prend le centre, puis leur vend l'illusion de le reprendre.
Il les plie, puis leur permet de se redresser à heure fixe.
Il les use dans la semaine et leur scénographie un royaume.
Mais sous ces alternances de service et de satisfaction
Se poursuit le même régime d'occupation des existences.
Et peut-être la première tâche de la pensée aujourd'hui
Est-elle de discerner ce contrôle jusque dans ses formes aimables.

LE CONTENTEMENT DE SOI DANS LES NOUVEAUX ESPACES DE SOCIABILITÉ

Après les jours pliés sous la règle et le visage tenu,
Vient l'heure où l'individu cherche à se reprendre en main,
Non dans la chambre étroite où le sommeil le reconduit,
Non dans le foyer réduit à sa fonction de refuge bref,
Mais dans ces lieux ouverts où la présence se scénographie :
Terrasses, salles, bars, restaurants, foyers de sport ou fêtes,
Autant d'enceintes où la fatigue du serviteur s'inverse
Et où le sujet croit, pour quelques heures retrouvées,
Quitter la périphérie contrainte des jours de labeur
Pour revenir au centre de sa propre apparition.

Il entre alors dans ces espaces avec un autre port.
Le corps se redresse un peu, la marche se fait plus visible,
Le vêtement n'est plus seulement l'habit de la fonction,
Mais une manière de paraître, de se proposer au regard.
On ne vient plus ici pour répondre à des consignes,
Mais pour occuper un lieu dont la lumière semble dire :
Tu peux maintenant demeurer, choisir, prendre place, vouloir.
Et cette simple possibilité, offerte sans rudesse,
Suffit déjà souvent à produire au fond de l'âme
Le premier sentiment d'un soi revenu vers lui-même.

Ce retour pourtant est étrange, et presque déjà ambigu.
Car ce soi qui se croit retrouvé ne se retrouve pas
Dans l'épreuve nue du silence ou du face-à-face intérieur,
Mais dans des cadres préparés pour accueillir son besoin.
La table est dressée, la musique déjà calibrée,
L'éclairage dispose les corps dans son architecture,
Le menu prévoit les désirs avant qu'ils ne se formulent,
Le décor apaise ou exalte selon le rôle attendu,
Et l'individu, croyant se choisir librement lui-même,
Entre dans une forme déjà prête à le contenir.

Il y a cependant une ivresse réelle dans ce passage.
Celui qui fut toute la semaine compté, mesuré, réparti
Éprouve ici la douceur d'une reconnaissance immédiate.
On lui apporte, on lui propose, on l'écoute, on l'accueille.
Il n'est plus la pièce interchangeable d'un rouage anonyme,
Mais un visage auquel un espace s'adapte en apparence.
Le serveur s'approche, le barman s'incline un peu,
Le cercle d'amis s'ouvre, la chaise se dégage, la place attend ;
Et cette petite liturgie du sujet considéré
Rend au moi socialisé le goût de sa propre centralité.

Mais ce centre n'est jamais dense comme une intériorité.
Il est mobile, léger, dispersé parmi d'autres centres,
Offert à chacun par rotation dans l'économie générale.
Tous ici veulent à la fois être vus et se voir eux-mêmes
Au miroir vivant des autres présences rapprochées.
Le contentement de soi y prend alors une forme neuve :
On ne se recueille pas, on se sent exister davantage
Parce qu'un cadre commun, saturé de signes et de visages,
Renvoie à chacun l'image d'un moi momentanément validé
Par sa capacité à occuper visiblement l'espace.

C'est pourquoi ces nouveaux lieux de sociabilité plaisent tant.
Ils donnent au sujet moderne ce que le travail lui refuse :
La sensation non d'être utile, mais d'être présent à lui-même ;
Non de servir un ordre, mais d'habiter sa propre image ;
Non d'être requis pour une tâche, mais attendu comme désir.
Le contentement y naît moins d'une profondeur retrouvée
Que d'un ajustement réussi entre le cadre et le moi.
L'on s'y plaît parce qu'on y coïncide, pour un moment,
Avec une figure acceptable, visible et gratifiante,
Que le dehors des jours ne cessait de disperser.

À cela s'ajoute la multiplicité même de ces espaces.
Le sujet moderne n'a plus un seul lieu de recentrage,
Mais plusieurs foyers successifs où se distribuer sans cesse :
Le sport, le verre, le repas, la fête, la salle obscure,
Le concert, le club, l'événement, la sortie du samedi,
Autant de scènes où la fatigue change de masque
Et où l'on se reforme selon l'atmosphère rencontrée.
Le moi ne s'y recueille pas dans une unité retrouvée ;
Il se recompose par fragments dans des ambiances diverses,
Comme si la dispersion pouvait elle-même consoler.

C'est là peut-être la marque la plus subtile de ce temps :
Le contentement de soi ne s'obtient plus par intériorisation,
Mais par passage réglé à travers des foyers de surface.
On ne descend plus en soi pour y retrouver une assise ;
On circule de lieu en lieu pour se sentir exister.
Le moi moderne est moins une profondeur qu'un effet de trajectoire,
Moins un noyau qu'une résonance entre plusieurs décors.
Il se cherche dans les reflets que lui donnent ces espaces,
Comme si nul intérieur ne pouvait plus lui suffire
Sans le secours d'un dehors favorable à sa mise en forme.

Il ne faut pourtant pas mépriser ce phénomène trop vite.
Car beaucoup de vies très usées trouvent là un appui réel.
Les salles de sport, les tables, les terrasses et les cafés
Ne sont pas seulement des simulacres ou des pièges ;
Ils offrent aussi des rythmes, des présences, des visages,
Des rendez-vous, des gestes, des respirations communes.
Ils empêchent parfois l'âme de sombrer dans l'épuisement sec,
Ils réintroduisent un peu de jeu dans des semaines trop pleines,
Et cette consolation pratique, même de surface,
N'est pas négligeable pour des existences sous pression.

Mais justement, c'est parce qu'ils soulagent qu'ils séduisent.
Leur efficacité rend plus difficile encore d'en mesurer les limites.
On prend pour liberté ce qui n'est qu'un aménagement,
Pour retour à soi ce qui n'est qu'une compensation bien réglée,
Pour sociabilité profonde ce qui relève surtout du partage
D'une ambiance, d'un rythme, d'un protocole de coexistence.
On parle, on rit, on trinque, on échange, on se rassemble,
Mais le lien qui se forme reste souvent sans grande épaisseur,
Comme une pellicule chaude sur la surface des existences,
Suffisante pour tenir debout, insuffisante pour habiter.

Car cette sociabilité est multiple, mais rarement grave.
Elle multiplie les contacts bien plus qu'elle ne creuse les liens.
On s'y retrouve à plusieurs, on s'y mêle, on s'y croise,
On passe d'un cercle à l'autre avec une aisance grandissante,
Comme si la réussite du vivre-ensemble se mesurait
À la fluidité des échanges plutôt qu'à leur densité.
L'on sait être agréable, détendu, disponible, présentable,
Mais cette présence elle-même demeure souvent sans profondeur,
Tendue vers l'instant et sa légère gratification,
Beaucoup plus que vers la durée patiente de la rencontre.

C'est pourquoi la surface y règne avec tant de douceur.
Non pas une surface méprisable, vide ou mensongère,
Mais une surface fonctionnelle, soignée, consolante, lisse,
Où chacun peut enfin cesser de ployer un peu.
Les corps y circulent selon des codes bien maîtrisés ;
Le rire y vient à l'heure, les gestes s'y font plus souples,
La parole y choisit de préférence les zones praticables,
Et tout semble conspirer à éviter le heurt des profondeurs.
Ce n'est pas qu'on s'y fuie nécessairement soi-même ;
C'est qu'on y apprend à vivre sans descendre très bas.

Il faut alors voir de plus près en quoi ces lieux restent contrôlés.

Ils ne contrôlent pas comme l'usine, l'école ou le guichet,

Par ordre explicite, sanction visible ou hiérarchie dure.

Ils contrôlent en offrant les formes mêmes du relâchement :

Les manières d'être ensemble, de parler, de se tenir,

Les codes implicites du plaisir, les postures acceptables,

Les seuils du visible, les intensités permises,

Tout un gouvernement doux des gestes et des désirs

Qui rend inutile la contrainte brutale du commandement

Parce que le sujet consent lui-même à la scénographie.

Cette normalisation est d'autant plus forte qu'elle plaît.

Nul ne s'y sent dominé puisqu'on s'y sent reconnu.

Nul ne s'y croit surveillé puisque le décor le flatte.

Et pourtant tout y oriente la forme de la présence.

Le corps doit être assez libre mais pas hors du ton commun,

La parole assez vive mais pas trop lourde d'abîmes,

Le plaisir assez visible pour prouver l'aisance de vivre,

Le moi assez central pour justifier sa sortie,

Sans jamais déborder au point de troubler la machine

Qui convertit la détente en produit social viable.

Ainsi se constitue peu à peu un nouveau contentement de soi,

Moins enraciné dans l'expérience d'une vérité intime

Que dans le sentiment d'être à sa place dans le flux des autres.

Le soi s'y goûte comme un centre léger mais confirmé,

Un foyer mobile qui se sait reconnu dans son apparence.

Il ne se demande plus avec la même gravité

Qui il est, quel lieu l'appelle, quelle nuit l'habite ;

Il lui suffit souvent de coïncider un moment

Avec une forme socialement viable de lui-même,

Et cette coïncidence suffit à calmer ses fractures.

Mais ce calme a son prix, et c'est là que la pensée doit veiller.
Car plus le moi se satisfait de ces reprises de surface,
Moins il tolère la lenteur nue de l'être face à lui-même.
Il prend goût aux cadres où l'on se sent exister vite,
Aux atmosphères où l'on se retrouve sans se chercher vraiment,
Aux miroirs sociaux où l'on se voit validé sans détour.
Et peu à peu s'installe une dépendance silencieuse
À ces lieux de compensation qui tiennent lieu de centre,
Comme si l'individu ne pouvait plus se rejoindre seul
Sans traverser d'abord les scènes prévues pour le contenir.

Dès lors la question n'est plus simplement morale ou sociale.
Elle devient plus profonde et touche à la forme même du sujet.
Que devient un être qui ne se recentre plus qu'au-dehors,
Qui ne se retrouve qu'à travers des dispositifs de présence,
Qui ne s'éprouve au centre de lui-même qu'en des lieux prévus
Pour lui offrir l'image rassurante de sa centralité ?
Le contentement qu'il en retire est réel, sans aucun doute,
Mais ce réel lui-même demeure mince et révocable,
Suspendu aux décors, aux horaires, aux flux et aux rituels
Qui lui rendent pour un temps un centre qu'ils lui empruntent.

Ainsi le deuxième trait de notre monde pourrait se dire ainsi :
Après la contrainte saturante de l'espace public normatif,
Le sujet trouve dans les nouveaux lieux de sociabilité
Le sentiment d'un soi repris, replacé, recentré, consolé.
Mais ce soi retrouvé ne l'est qu'en surface et sous contrôle.
Il se multiplie dans les ambiances plus qu'il ne s'approfondit,
Il se satisfait de résonances plus que de présence entière,
Il se croit libre là où l'on a préparé sa liberté.
Et la tâche devient alors de discerner, sous ce bien-être même,
Ce qu'il apaise réellement — et ce qu'il laisse en suspens.

LA SOLITUDE À DEUX

Lorsque les jours ont pris l'un par le travail, l'autre ailleurs,
Lorsque les heures se sont morcelées en tâches distinctes,
En trajets, en rendez-vous, en charges et en relâchements,
Le couple ne se défait pas d'abord dans le fracas visible,
Il se sépare plus finement dans l'usage même du temps.
Ce n'est pas d'abord la dispute ou la rupture qui survient,
Mais l'érosion lente du commun par des mille fragments,
Comme si deux vies, jadis tendues l'une vers l'autre,
Apprenaient peu à peu à se tenir côte à côte
Sans trouver le moment profond où se rejoindre encore.

L'espace public des contraintes prend chacun séparément.
L'un sert ici, l'autre répond là-bas à d'autres exigences,
L'un ploie sous les délais, l'autre sous les cadences du jour,
Et déjà la fatigue qui s'accumule dans les corps
Ne naît pas au même rythme ni sous les mêmes figures.
Chacun revient chargé d'un monde que l'autre n'a pas vu,
D'un langage, d'une pression, d'une usure qui lui reste étrangère.
La maison n'accueille plus deux présences revenues ensemble ;
Elle reçoit deux retours distincts, deux retombées de la semaine,
Deux manières de s'effondrer sous le même toit du soir.

Puis viennent les espaces de compensation et de reprise.
Elle a son cours, lui son cercle, elle ses sorties, lui ses matchs,
Elle retrouve ailleurs une légèreté plus conforme à sa fatigue,
Lui cherche dans d'autres voix la détente qui lui convient.
Il ne faut pas y voir d'abord une trahison du lien,
Mais une redistribution progressive des forces et des refuges.
Le problème n'est pas que chacun ait son lieu propre ;
Il est que le temps commun se voit grignoté sans bruit
Par une série de recentrages extérieurs au foyer
Qui détournent du dedans la fonction de réconfort.

Ainsi se forme un vide que nul ne décide vraiment.

Le couple continue, les gestes restent, la maison tient encore,
Les courses sont faites, les rendez-vous honorés, les repas partagés,
Les enfants, s'il y en a, continuent d'ordonner les semaines,
Et tout semble attester qu'il n'y a pas de faille grave.

Mais sous cette continuité travaille une autre vérité :

Ce qui fut autrefois l'espace d'amortissement du monde

Ne l'amortit plus qu'imparfaitement, ou plus du tout.

Les chocs du dehors ne se déposent plus dans la même chaleur ;
Ils contournent l'intime ou l'épuisent avant même d'y entrer.

Le soir alors devient une heure très révélatrice.

On rentre, on se parle un peu, on s'assied, on mange, on range,
Puis chacun cherche moins l'autre que sa propre retombée.
L'écran s'allume, la lumière baisse, le flux vient combler l'intervalle,
Non comme un ennemi déclaré, mais comme un tiers bienvenu.
La télévision parle pour que le silence ne pèse pas trop,
Les images assurent une continuité sans profondeur,
Et le sommeil finit par tomber sur deux corps rapprochés
Tandis qu'une parole étrangère continue d'occuper la pièce,
Comme si la maison elle-même n'osait plus se taire.

Il y a dans cette scène quelque chose de profondément moderne.

La solitude n'y prend pas la figure du désert ni de l'abandon,
Mais celle d'une coexistence douce, fonctionnelle, presque tendre,
Où chacun ménage l'autre en se retirant un peu de lui.

On évite les heurts, on respecte les fatigues, on compose,
Et cette composition même produit un éloignement subtil.

Le face-à-face devient plus rare, non par hostilité ouverte,
Mais parce que tout concourt à le différer sans cesse :

La fatigue, les loisirs, les écrans, les rythmes, les habitudes,
Et cette crainte diffuse d'alourdir encore la fin du jour.

La technologie accroît encore cette séparation feutrée.
Autrefois la lecture au lit imposait une négociation de lumière,
Un espace commun traversé par une même lampe allumée,
Une visibilité réciproque jusque dans le retrait du livre.
Désormais la liseuse rétroéclairée permet l'autonomie parfaite :
Chacun peut s'enfoncer dans sa propre chambre intérieure
Sans déranger le sommeil ni la pénombre de l'autre.
Le progrès est réel, le confort indéniable, la gêne supprimée,
Mais dans ce gain discret se glisse une mutation plus vaste :
Deux solitudes apprennent à cohabiter sans plus se toucher.

Il en va de même des écouteurs, des écrans portables,
Des flux personnels qui accompagnent chacun jusqu'au bord du sommeil.
Le monde moderne distribue à chacun son petit dehors privé,
Une bande sonore, une série, un livre, un fil, une bulle,
Grâce auxquels il peut demeurer près de l'autre sans l'habiter.
Ce ne sont pas là des objets violents ni des causes uniques ;
Ce sont des médiations très douces, presque toujours légitimes,
Qui évitent l'empiétement, préservent l'espace, ménagent les nerfs,
Mais qui perfectionnent aussi l'art d'être ensemble en se retirant,
Comme si l'intimité devait désormais respecter la séparation.

Dès lors le couple peut devenir le lieu le plus discret du manque.
On y parle encore, bien sûr, on y organise la vie commune,
On y partage parfois un repas, un souci, un projet pratique,
Mais la profondeur du lien ne se mesure plus à ces échanges-là.
Elle se mesure à la capacité de demeurer sans écran,
Sans tiers, sans compensation, dans la simple présence de l'autre.
Or c'est précisément ce temps qui devient le plus rare,
Comme si la société tout entière travaillait à le réduire
En multipliant les sorties, les rythmes, les dérivatifs,
Et les formes de sociabilité qui dévorent la durée commune.

Il ne faut pas croire pour autant que le couple soit aboli.
Bien des couples vivent ainsi sans drame apparent, parfois même heureux,
Parce qu'ils ont trouvé dans cette organisation un équilibre praticable.
La relation n'est pas toujours faite de grandes paroles ou d'aveux ;
Elle peut se tenir dans des gestes pauvres, des présences basses,
Une tasse posée là, un manteau préparé, un repas attendu,
Une attention presque sans phrase à la fatigue de l'autre.
Mais ce qui se perd alors n'est pas forcément le soin ;
C'est l'espace où le soin peut devenir parole, partage, réciprocité,
Au lieu de demeurer simple gestion douce de deux usures juxtaposées.

Le phénomène est plus subtil encore dans les couples sans conflit.
Là où il n'y a ni cris, ni rupture, ni trahison visible,
La solitude à deux se glisse avec une douceur désarmante.
On se respecte, on se laisse vivre, on n'exige pas trop,
On protège l'espace de l'autre comme un bien précieux,
Et l'on finit par sacraliser cette distance ménagée
Au point d'oublier que l'intime ne vit pas seulement de respect,
Mais aussi de partage, d'empiétement juste, de risque consenti,
De cette proximité plus nue où l'on accepte d'être atteint
Par ce qui, en l'autre, déborde toujours la simple coexistence.

C'est pourquoi tant de couples, sans se haïr, s'amenuisent.
Ils ne sont pas détruits par un événement unique et brutal,
Mais érodés par une somme d'évitements raisonnables,
Par des arrangements qui tous semblent sages pris séparément.
La soirée trop pleine, la sortie prévue, l'écran allumé,
Le besoin de dormir tôt, le loisir propre à chacun,
La fatigue du jour, l'habitude de ne pas déranger l'autre,
Tout cela ne détruit rien sur l'instant, rien de visible,
Et pourtant, de semaine en semaine, de mois en mois,
Le temps véritablement partagé se retire comme une eau basse.

Il y a là une forme de pauvreté nouvelle de l'intime.
Non pas l'absence d'amour, non pas le désastre déclaré,
Mais le manque d'un espace où l'amour puisse encore s'éprouver
Autrement que comme solidarité logistique ou compagnie calme.
Le foyer se remplit de dispositifs, de rythmes et d'usages,
Mais il offre de moins en moins cette chambre intérieure
Où deux existences peuvent se déposer sans médiation tierce.
Dès lors la solitude à deux n'est pas seulement un malheur privé ;
Elle devient un symptôme de la manière dont la société
Redistribue les lieux, les temps et les fonctions de la présence.

Cette redistribution se lit dans les maisons elles-mêmes.
Les cuisines s'agrandissent comme scènes de convivialité visible,
Les séjours absorbent les écrans, les flux, les circulations,
Les chambres se réduisent, sous pente parfois, à leur stricte fonction,
Et le lit lui-même devient moins le lieu d'une parole longue
Que celui d'une chute partagée dans la fatigue du soir.
L'architecture traduit ici une anthropologie silencieuse :
On réserve plus d'espace à la mise en commun du visible
Qu'au retrait où deux êtres pourraient demeurer face à face,
Comme si l'intime n'avait plus besoin d'un lieu véritable.

La solitude à deux est donc inséparable d'un monde plus large.
Elle naît de la pression des normes et des saturations du jour,
De la multiplication des espaces de compensation extérieurs,
De l'appauvrissement des lieux de retrait dans l'habitat lui-même,
Et de la montée d'une sociabilité multiple mais peu profonde
Qui donne partout des contacts sans offrir guère de durée.
Le couple en recueille l'effet comme un sismographe discret :
Il enregistre dans la vie ordinaire ce que la société produit
Quand elle multiplie les espaces d'existence sociale
Au point de menacer la possibilité même de l'intime.

Il ne s'agit pas ici de condamner toute autonomie personnelle.
Un couple vivant n'est pas une fusion close sur elle-même.
Il lui faut des respirations, des détours, des lieux propres,
Des moments où chacun se reprend hors du regard de l'autre.
Mais il y a une différence entre l'espace qui aère le lien
Et l'organisation générale qui le remplace peu à peu.
Lorsque les temps séparés deviennent la matière dominante,
Le commun subsiste souvent comme forme, mais non comme profondeur.
On habite encore ensemble, mais on n'habite plus un monde commun ;
On partage un toit, non une véritable intériorité.

Alors naît cette inquiétude très contemporaine et sans bruit :
Si l'espace public normatif use les vivants toute la semaine,
Si les espaces de recentrage les dispersent encore autrement,
Et si le foyer ne fait plus qu'abriter leur récupération,
Où se forme encore ce lieu où l'on peut être avec l'autre
Sans rôle à tenir, sans compensation à consommer,
Sans écran, sans flux, sans dispositif de soulagement ?
Où l'intimité peut-elle encore se déposer et se creuser
Si le temps lui-même lui est repris par mille détours
Qui tous promettent de soulager la fatigue qu'ils prolongent ?

C'est là sans doute le point le plus grave de cette évolution.
La société ne détruit pas frontalement le lien amoureux ;
Elle l'enveloppe dans un ensemble de médiations légitimes
Qui rendent plus difficile sa densité propre.
Elle ne sépare pas forcément les corps dans l'espace,
Mais elle fragmente le temps où leur présence pourrait mûrir.
Et cette fragmentation, parce qu'elle est douce et raisonnable,
Se laisse longtemps confondre avec un simple art de vivre.
Pourtant elle produit parfois, au cœur même des couples stables,
Cette forme de tristesse blanche qu'est la solitude à deux.

Ainsi le troisième trait de notre monde pourrait se dire ainsi :
L'espace public des contraintes use les individus séparément ;
Les espaces de compensation les recentrent chacun de leur côté ;
Et peu à peu l'intime se voit grignoté dans son propre temps.
Il n'éclate pas toujours, il ne se brise pas nécessairement,
Mais il s'érode, se rétrécit, devient plus intermittent.
De cette usure naît une coexistence de plus en plus subtile
Où deux vies peuvent rester liées tout en se vivant seules.
Et peut-être la tâche la plus urgente n'est-elle pas d'accuser,
Mais de rouvrir un lieu où la présence puisse redevenir commune.

CE QUI RESTE À HABITER

Il ne suffit pourtant ni d'accuser ni de déplorer.
Le monde ne se laisse pas penser par simple contraste
Entre un passé plus dense et un présent dessaisi.
Quelque chose demeure encore, plus pauvre mais plus vrai,
Sous les couches de bruit, de contrôle et de compensation,
Comme une braise basse que le vent n'a pas prise,
Comme un lieu minuscule au bord des grandes routes
Où l'être, un instant, cesse enfin de se répartir
Entre les rôles, les flux, les écrans et les rythmes,
Et retrouve une présence qui n'a pas besoin de paraître.

Ce lieu n'est pas donné d'avance par l'architecture.
Il ne coïncide pas forcément avec la maison entière,
Ni même avec la chambre étroite sous sa pente de nuit.
Il peut naître dans un coin, une table, une fenêtre,
Dans la façon qu'a le matin de revenir sans ordre,
Dans le silence d'un jardin avant la première voiture,
Dans le pas retenu d'un être qui n'attend rien,
Dans un pain posé là, dans une lampe très basse,
Dans une parole simple enfin délivrée du décor,
Comme si le lieu surgissait de la qualité d'être.

Car habiter ne veut pas dire seulement posséder un toit.
Habiter, c'est laisser le monde cesser un peu de tourner
Comme machine de service, de circulation et d'usage,
Pour devenir l'espace même d'une présence accueillie.
Tant que l'on sert, tant qu'on est servi, tant qu'on compense,
On traverse les lieux sans vraiment les rendre à eux-mêmes.
On y consomme du repos, du plaisir ou de l'oubli ;
On n'y séjourne pas dans la patience du visible.
Habiter commence là où le geste cesse d'exploiter
Et consent à recevoir ce qui n'était pas prévu.

Peut-être est-ce pourquoi les lieux les plus pauvres résistent.

Un jardin sans prestige, un noyer un peu tardif,
Quelques narcisses au pied d'un mur de schiste humide,
Un merle noir posté sur la hauteur d'une branche,
Un banc, un pan de ciel entre deux toits très simples,
Tout cela compose moins un décor qu'une disponibilité.
Nul n'y est roi, nul n'y est client, nul n'y commande.
Le monde n'y flatte pas le moi pour le recentrer ;
Il offre seulement sa présence sans service rendu,
Et cette gratuité rend l'âme plus profonde qu'heureuse.

Le merle surtout enseigne une chose très oubliée.
Il n'annonce pas le jour comme le coq triomphant ;
Il n'ouvre pas la scène d'un royaume qui commence.
Il habite l'aube, c'est-à-dire ce temps très pauvre
Où la nuit n'a pas fini de se retirer du monde,
Où la lumière ne possède encore rien de ce qu'elle touche,
Où tout demeure en suspens entre retrait et venue.
Son chant n'est pas une proclamation, mais une veille,
Une manière d'ouvrir l'espace sans le remplir,
Comme si habiter voulait dire : laisser venir sans saisir.

Il en va de même de certains silences entre deux êtres.
Le couple ne se sauvera pas par le seul discours,
Ni par le retour naïf à des formes anciennes d'unité.
Mais peut-être existe-t-il encore des minutes basses
Où deux présences cessent enfin de se contourner,
Non pour résoudre tout ce qui s'est érodé en elles,
Mais pour demeurer sans tiers dans une même clarté faible.
Une tasse portée, un regard levé du livre,
Une télévision laissée éteinte plus longtemps qu'hier,
Et déjà l'intime recommence dans cette légère trouée.

Il ne faut pas mépriser ces gestes minuscules.

Le monde moderne dévore moins par grandes catastrophes

Que par la multiplication d'usures presque invisibles.

Ce qui peut lui résister n'a donc pas toujours grand éclat.

Une porte fermée sur le soir, une marche plus lente,

Un repas où le téléphone cesse enfin d'intervenir,

Un morceau de pain rompu sans autre bruit que les mains,

Un mot qui n'informe pas mais rejoint la fatigue,

Tout cela paraît faible face aux dispositifs massifs,

Et pourtant c'est là que l'habitation reprend souffle.

Il y a dans la maison des lieux encore incertains.

La cuisine agrandie peut n'être qu'une scène vide,

Mais elle peut aussi redevenir table et proximité

Si l'on y demeure sans représentation de soi.

Le séjour saturé d'écrans peut n'être qu'un passage,

Mais il peut redevenir chambre d'écoute partagée

Si l'on y ménage une zone soustraite au flux.

Même la chambre étroite, même réduite au strict repos,

Peut retrouver la densité d'un abri intérieur

Si le sommeil n'y est pas la seule manière d'être ensemble.

Habiter suppose alors une reconquête très discrète.

Non pas conquérir comme on s'approprie un territoire,

Mais soustraire quelques heures au régime des fonctions.

Retirer à la journée son droit sur toute la soirée,

Retirer aux écrans leur empire sur les fins de veille,

Retirer aux sorties leur monopole sur le soulagement,

Retirer au dehors sa prétention à tout recentrer,

Et rendre au dedans non sa gloire ancienne peut-être,

Mais une capacité neuve à recevoir le peu,

Comme si le foyer devait se reconstruire à bas bruit.

Ce peu n'est pas rien. Il a même une force singulière.
Car il ne vient pas flatter l'individu dans son image,
Comme le font tant de lieux de sociabilité moderne.
Il ne promet pas d'être enfin le centre du monde.
Il demande au contraire de quitter cette prétention.
Dans le sanctuaire, si ce mot doit garder un sens,
Nul ne règne, nul ne compense, nul ne se met en scène.
On y entre moins pour reprendre sa place perdue
Que pour consentir à n'être qu'une présence parmi d'autres,
Sous un arbre, près d'un oiseau, à l'écoute du très simple.

C'est pourquoi la nature n'y agit pas comme salut.
Le noyer ne console pas par une bonté magique,
Le merle ne rachète pas les violences du siècle,
Le schiste ne parle pas comme un oracle bienveillant.
Le tragique demeure entier autour de ces figures,
Et même au cœur de ces lieux la perte reste possible.
Mais quelque chose s'y modifie dans la manière d'être :
Le monde n'y est plus réduit à l'usage ou à la menace ;
Il redevient, un instant, ce devant quoi l'on se tient,
Sans chercher aussitôt à le maîtriser ou l'oublier.

Il faudrait dire aussi ce qu'habiter sauve du temps.
Dans les espaces publics de contrainte et de compensation,
Le temps est partout découpé, orienté, finalisé :
Heures de travail, temps de trajet, heure de sortie,
Durée de service, réservation, fin de séance,
Tout passe et se règle selon une économie du flux.
Mais dans un lieu habité véritablement, le temps ralentit
Sans devenir pour autant vide ou inutile à vivre.
Il retrouve une épaisseur qui n'est plus celle du programme,
Mais celle d'une présence qui consent à ne rien produire.

Ce ralentissement est précieux, parce qu'il rend possible
Ce que la saturation des jours rendait presque impensable :
Une pensée non réactive, une parole non fonctionnelle,
Une mémoire qui n'est pas simple archive des tâches,
Un regard qui ne glisse pas sur les surfaces disponibles.
Habiter, ici, veut dire laisser revenir la profondeur,
Non comme un grand abîme spectaculaire et solennel,
Mais comme la densité discrète du réel rencontré.
Le monde n'y devient pas plus simple, mais plus proche ;
La vie n'y devient pas plus légère, mais plus présente.

Peut-être alors peut se rouvrir une autre sociabilité.
Non plus celle des lieux de compensation organisés,
Ni celle, normée, des espaces publics de circulation,
Mais une sociabilité plus pauvre et moins empressée,
Fait de voisinage, de présence, de temps moins comptés,
De rencontres qui ne visent ni l'éclat ni le rendement.
Une parole au jardin, un café sans mise en scène,
Une aide discrète, un silence partagé sans malaise,
Autant de formes faibles, presque menacées aujourd'hui,
Par quoi pourtant le lien retrouve parfois sa profondeur.

Ce qui reste à habiter n'est donc pas hors du monde.
Ce n'est ni l'exil absolu, ni la fuite, ni le rêve pur.
C'est le creux ménagé dans le monde même des dispositifs,
La faille par où l'être respire encore sans fonction.
Il faut peu pour cela, et c'est peut-être l'essentiel :
Un coin de terre, un peu de temps, une fidélité basse,
Le refus de tout remettre au travail ou au spectacle,
La volonté calme de ne pas laisser les jours tout prendre.
Ce peu paraît minuscule à l'échelle des systèmes,
Mais c'est souvent de lui que dépend encore le sens.

Ainsi le dernier trait de notre monde pourrait se dire ainsi :
Même grignotée, saturée, dispersée, menacée d'érosion,
L'habitation n'est pas tout à fait perdue pour les vivants.
Elle ne se maintient plus dans les formes assurées d'autrefois ;
Elle survit en poches, en clairières, en gestes très pauvres,
Dans des lieux non spectaculaires où nul ne cherche à paraître,
Où l'on cesse un instant de servir et d'être servi,
Où la présence redevient plus réelle que la fonction.
Et peut-être suffit-il, pour résister au monde réglé,
D'apprendre à habiter ainsi l'aube, comme le merle.

BROUILLARD SUR UN BANC

Dans le jardin public où les allées s'entrecroisent,
Un banc de bois sombre accueille deux corps rapprochés,
Placés là comme on pose deux objets dans un même cadre,
À portée de regard mais hors de toute adresse.

Le matin est passé, le soir n'est pas encore venu,
Et l'heure flotte entre deux usages sans nécessité.
Autour, les arbres tiennent leur silence sans effort,
Les feuilles ne demandent rien, les pierres non plus,
Et le monde, pour un instant, semble pouvoir se taire,
Mais quelque chose, déjà, empêche le lieu d'advenir.

Lui tient un livre ouvert comme une petite chambre,
Où il s'est retiré sans quitter pourtant le banc.
Les pages font écran plus sûrement que les murs,
Et chaque ligne l'emporte hors de la scène commune.
Elle, penchée vers la lumière froide de son écran,
Fait glisser son pouce sur un monde sans profondeur.
Des visages, des mots, des images passent sans poids,
Comme une pluie très fine qui ne mouille jamais.
Deux gestes, deux directions, deux absences actives,
Et déjà l'espace entre eux cesse d'être partage.

Le brouillard ne tombe pas du ciel comme une pluie.
Il naît d'abord entre les corps, à peine perceptible,
Comme une buée lente issue de deux retraits.
Il n'interrompt rien, il ne force aucun mouvement,
Il s'insinue, s'épaissit, prend place sans bruit,
Et bientôt la distance la plus courte devient opaque.
Le banc demeure, le parc demeure, les arbres aussi,
Mais ce qui pourrait passer de l'un à l'autre se dissout,
Comme si l'air lui-même refusait la circulation,
Et retenait dans son voile toute tentative de lien.

Ils ne se disputent pas, ils ne se détournent pas,
Ils ne ferment aucune porte ni ne brisent de parole.
Rien ne signale ici une rupture ou un drame,
Sinon cette manière d'être présents sans se rencontrer.
Le calme est entier, presque irréprochable,
Et l'on pourrait croire à une paix bien tenue,
Si l'on ne sentait, dans cette immobilité même,
Que quelque chose manque sans jamais s'annoncer,
Comme un mot retenu trop longtemps dans la gorge,
Ou une main qui n'a pas trouvé sa direction.

Le jardin, pourtant, ne demande qu'à être habité.
Les allées s'ouvrent, les bancs attendent, les branches veillent,
La lumière glisse sans imposer sa loi aux choses,
Et l'air, en d'autres lieux, porte encore des voix simples.
Mais ici le monde ne trouve pas de prise,
Comme s'il était tenu à distance par deux absences jointes.
Non que l'un ou l'autre le refuse consciemment,
Mais chacun l'a déjà troqué contre un ailleurs plus sûr,
Un dedans sans risque, un dehors sans épaisseur,
Et le lieu se défait faute d'être reçu.

Le livre qu'il lit n'est pas un ennemi du monde.
Il fut écrit pour ouvrir, non pour enfermer.
Mais ici il devient refuge plutôt que passage,
Une manière de se tenir sans avoir à répondre.
Le téléphone qu'elle tient n'est pas une faute en soi,
Il relie, il informe, il occupe et rassure,
Mais dans cette scène il détourne le regard,
Il installe un ailleurs qui suffit à remplir le temps,
Et tous deux, sans le vouloir, déplacent leur présence
Vers des mondes qui ne se touchent pas.

Le brouillard s'épaissit sans changer de nature.
Il n'est pas hostile, il ne coupe pas brutalement,
Il rend simplement flou ce qui pourrait se dire,
Il absorbe les gestes avant qu'ils ne se forment.
On voit encore les silhouettes, on devine les mouvements,
Mais la netteté du lien s'est retirée du lieu.
Il suffirait pourtant de peu pour qu'il se déchire,
Un regard levé, un mot très simple, un souffle partagé,
Mais ce peu n'advient pas, comme retenu en deçà,
Et l'instant passe sans avoir été habité.

Sur le dossier du banc, un merle noir s'est posé.
Il ne participe pas à la scène, il ne la commente pas.
Il tient dans son corps la mesure d'un autre temps,
Où l'être ne se divise pas entre mille directions.
Son bec jaune tranche la pénombre sans la nier,
Et son regard ne cherche ni centre ni reconnaissance.
Il n'attend rien d'eux, il ne réclame aucun geste,
Il est simplement là, dans la justesse de sa présence,
Comme un rappel silencieux d'un monde encore ouvert
Que nul écran ne peut entièrement recouvrir.

Son chant, s'il venait, ne remplirait pas le vide.
Il n'aurait pas la force d'abolir le brouillard,
Mais il en montrerait peut-être la légèreté.
Il ne dirait pas : revenez, il ne dirait pas : voyez,
Il ouvrirait seulement un espace plus vaste
Où la séparation perdrait un instant son évidence.
Mais le chant ne vient pas, ou ne se fait pas entendre,
Pris lui aussi dans l'épaisseur de ce non-lieu,
Et le merle demeure comme une possibilité pure,
Sans effet sur les gestes qui se poursuivent.

Le banc, sous eux, garde la mémoire des rencontres.
D'autres s'y sont assis, d'autres s'y sont parlé,
Des mains s'y sont cherchées, des voix s'y sont risquées,
Et le bois porte encore ces traces invisibles.
Mais aujourd'hui il soutient deux absences parallèles,
Deux présences qui ne se rejoignent pas.
Il ne peut rien imposer, il ne peut rien rappeler,
Sinon cette dureté douce de la matière
Qui accueille tout sans juger de ce qui s'y joue,
Et laisse au temps le soin de faire ou défaire les liens.

Autour, des passants passent sans voir vraiment.
Chacun est pris dans son propre fil, sa propre vitesse,
Et le banc n'est qu'un point parmi d'autres dans le parc.
Personne ne s'arrête, personne ne remarque
Que le brouillard est plus dense ici qu'ailleurs,
Que l'air lui-même semble hésiter à circuler.
La scène est trop ordinaire pour alerter les regards,
Trop calme pour devenir événement,
Et c'est peut-être là sa vérité la plus profonde :
La séparation moderne n'a pas besoin de bruit.

Le temps glisse sur eux sans accrocher.
Les pages tournent, les images défilent,
Le jour baisse d'un ton presque imperceptible,
Et rien ne marque vraiment ce passage.
Il n'y a ni début ni fin à cet instant,
Seulement une durée qui ne s'inscrit nulle part.
On pourrait rester là longtemps sans rien changer,
Et c'est précisément cela qui inquiète le plus :
Que rien n'oblige à sortir de cette coexistence,
Que tout permette de s'y installer sans douleur.

Pourtant, sous cette surface tenue, quelque chose insiste.
Non comme un manque criant ou une urgence brutale,
Mais comme une légère résistance du réel.
Le monde, malgré tout, ne se laisse pas entièrement réduire
À ces usages séparés qui le traversent sans le voir.
Il attend, sans exiger, qu'un regard se relève,
Qu'un geste quitte sa fonction pour devenir adresse,
Qu'un mot se détache du flux pour toucher l'autre,
Et cette attente, sans voix, travaille le lieu en silence,
Comme une profondeur qui refuse de disparaître.

Peut-être suffirait-il alors d'un rien presque invisible.
Fermer le livre sans le rejeter,
Poser le téléphone sans le condamner,
Laisser le regard s'ajuster à la présence de l'autre,
Accepter que le silence ne soit pas un vide à combler,
Mais une ouverture où quelque chose peut naître.
Le brouillard ne se dissiperait pas d'un coup,
Il reculerait à peine, comme un voile allégé,
Et déjà l'espace du banc redeviendrait passage,
Lieu possible d'une rencontre non programmée.

Mais ce geste n'a pas lieu, du moins pas encore.
Le livre demeure ouvert, l'écran demeure allumé,
Le merle attend sans attendre, et le brouillard tient.
Rien ne force la scène à se transformer,
Rien ne vient rompre l'équilibre de cette séparation douce,
Et le monde poursuit son cours sans témoin véritable.
Le banc reste là, offert, disponible, intact,
Comme un seuil que l'on peut franchir sans le voir,
Et l'instant s'éloigne sans avoir été traversé,
Laisant derrière lui une présence inachevée.

Ainsi se tient, au cœur même des lieux de loisir,
Cette figure discrète de la solitude à deux.
Non pas l'absence de l'autre, mais son inaccomplissement,
Non pas la rupture, mais l'impossibilité de se rejoindre,
Non pas le désert, mais un brouillard entre deux présences.
Et face à cela, rien d'héroïque n'est requis,
Rien qu'un geste simple, presque dérisoire,
Qui rendrait au monde sa capacité d'être partagé.
Mais tant que ce geste demeure en suspens,
Le merle seul habite pleinement le banc.